

Les cocottes bleues

Les cocottes bleues

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN papier : 979-10-424-0696-7

Dépôt légal : octobre 2023

Édition Indépendante

Jeanne YLISS-12450 LUC

Photo couverture : Caroline, Graphisme LOR

Relecture et correction : Sophie RUAUD

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Jeanne YLISS 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DU MÊME AUTEUR

Pas sans lui
Dis-lui au revoir
Et je suis devenue le vent
Le mensonge des mères
Au creux de nos bras
Le silence du violoncelle

Retrouvez tous mes romans en scannant le QR code ci-dessous



**Retrouvez-moi sur mon site internet jeanneyliss.fr
Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook [@jeanneyliss](#)**

Fragments d'une vérité cachée

Posée sur le lit, ma valise végète. Béante. Prête pour traverser la France. Ma main tremble en atteignant l'armure que j'ai choisi de porter. Un tailleur noir. Glacial. Rigide. À l'image de mon cœur. Je l'effleure. Un goût de bile acidifie ma gorge. Une partie de moi – une voix lointaine et étouffée – sait que je dois y aller. Que je dois affronter le monstre qui m'a tout arraché. Sur le tissu, un amas de comprimés. Plus d'un an que je survis grâce à ces capsules chimiques dans l'attente de ce jour. Dans l'attente de demain. Je vais y arriver. Il le faut.

La fermeture de la valise résiste. Mes doigts engourdis par les médicaments peinent à saisir le curseur. Je m'acharne sur ce bout de métal solide, froid. Laisse mes paupières retomber. Me concentre pour maîtriser mes tremblements. Respire aussi bruyamment que si j'avais couru un marathon. Mon autre main rejoint la première pour agripper le curseur avec une détermination désespérée. À elles deux, elles arrachent quelques centimètres de fermeture. Chaque dent qui s'imbrique dans l'autre résonne dans ma tête comme un glas sinistre. Comme si elles traçaient mon destin. Traçaient demain.

Demain... la suite inéluctable d'un hier à jamais anéanti.

Mes parents ont réservé un hôtel à quelques rues du tribunal. Tout est prêt, organisé, précis. Je saisis la poignée. Chancelle sous la charge de cette valise pourtant légère. Avance vers la sortie. Mes jambes en coton flageolent. Chaque muscle de mon corps semble protester. Une révolte silencieuse qui me supplie de retourner au lit. De m'épargner l'agonie qui m'attend. Puisque les dés sont jetés. Malgré tout, j'insiste. J'espère. Je m'agrippe au cadre de la porte pour me stabiliser. Pour équilibrer le poids du vide d'un côté et celui de la valise famélique de l'autre. Je fais quelques pas titubants dans

le couloir.

— Tu es prête ? demande ma mère.

Lentement, je hoche la tête. Dans ses yeux brille la lueur de l'inquiétude. Et de la douleur. Son menton tremblote. Mon père, notre pilier, nous rejoint.

— On peut y aller, murmure-t-il.

Une vague de vertige me submerge. J'essaie de me concentrer. De me raccrocher à quelque chose. À la poignée de cette maigre valise. Pourtant, les murs continuent à tanguer. De nouveau, je vacille. Je n'ai plus de forces. Mes genoux cèdent. Je suis en chute libre vers le sol. Une chute lente. Interminable. Que je n'essaie pas d'arrêter. J'entends déjà le bruit sourd que fera mon corps en s'écrasant sur le carrelage glacé. Je peux presque sentir la froideur des carreaux qui traverse mes vêtements. La rudesse du dallage contre mes os qui se briseront dans un craquement. Pourtant, avant que je ne l'atteigne, des bras familiers me rattrapent.

— Tu devrais rester ici, conseille mon père.

— Nous le ferons pour toi, ajoute ma mère.

Je veux protester, insister sur le fait que je *dois* me présenter au procès. Mais ma langue est lourde. Mes pensées trop embrouillées. À l'image de mon corps. Poupée de chiffon molle et ballante entre les bras de mon père. Spectatrice impuissante de mon propre effondrement. Alors, je me rends à l'évidence. Je suis trop faible. Trop brisée pour affronter ce qui m'attend. Mes parents me soutiennent chacun d'un côté pour me conduire dans mon refuge. Mes pieds flottent au-dessus du sol en des mouvements automatiques.

— Non.

D'une voix pâteuse, je parviens enfin à protester. Je me cramponne au bord de la commode. Ses arêtes anguleuses creusent la chair tendre de ma paume. Une sensation presque coupante. Chaque fibre de mon être se concentre sur cette pression. Pour

dissiper le brouillard. Toutefois, sans le soutien de ma famille, je m'effondrerais. Malgré ma lutte, le monde autour de moi s'incline. Alors, je fais de même. Je me laisse porter jusqu'à mon lit.

C'est mon combat. Pas celui de mes parents. Pourtant, je me révèle incapable de le mener. Ma mère, qui s'est absentée, revient avec une bouteille d'eau et d'autres médicaments. Elle me caresse le front. Des larmes silencieuses tracent des traits translucides sur ses joues.

— On y va. Tu as tout ce qu'il faut, m'assure-t-elle.

— Appelle-nous si ça ne va pas, ajoute mon père.

*

Il fait nuit. Est-ce le soir ? Le matin ? Je suis allongée là et les limites du monde se brouillent autour de moi. Les antidépresseurs et les somnifères m'ont entraînée dans une torpeur écrasante. Les murs de ma chambre semblent à la fois trop proches et terriblement éloignés. Je perçois le matelas qui s'affaisse lorsque maman s'assied. Son hésitation dans le mouvement me tire momentanément de ma léthargie. Je peux presque sentir la tension qu'elle dégage, comme une onde électrique qui parcourt l'air. Quelque chose s'apprête à changer. Et pas en bien.

— Chérie... murmure-t-elle.

Sa voix trahit une peine non dite. Je m'efforce de sortir de la brume qui opacifie mes pensées.

— Le procès... il est fini.

Le procès. Je n'aurais pas dû être ici, perdue dans un brouillard chimique. J'aurais dû être là-bas. Traverser la France. M'asseoir en face de lui. Regarder cette ordure droit dans les yeux. Lui cracher à la gueule. Lui hurler ma haine. Le rouer de coups. Le poignarder. Le faire souffrir comme il me fait souffrir. L'entendre me supplier.

— Il a été condamné à une année de sursis probatoire, confesse-

t-elle à voix basse, comme si le fait de le chuchoter pouvait adoucir l'impact de la sentence.

Une année de sursis probatoire. Autant dire, rien. Une nausée me saisit. Je me redresse lentement contre les oreillers. Les mots flottent autour de moi. Distants. Presque irréels. C'est donc ça, la justice ? Une simple année de surveillance ? Un avertissement à peine audible ? Une vie exterminée contre une année de sursis probatoire. Pendant que lui va rire, aimer, travailler, avancer, moi je vais crever. À petit feu. En gémissant. Je suis condamnée à vie, moi, l'innocente. Et lui, le coupable, n'est sanctionné de rien. RIEN. Une sentence cruelle. Tranchante. Je ressens une douleur sourde dans ma poitrine. Un poids écrasant qui m'ôte le souffle.

Le changement est là : celui de l'Injustice. De l'Impunité.

J'ai envie de hurler. De hurler ma haine. Ma colère. Toutefois, je me découvre impuissante. Incapable de réagir. Anesthésié par les médicaments, mon esprit refuse de riposter à cette nouvelle dégueulasse. Je devrais me lever. Aller me battre. Au lieu de ça, je me rallonge, les yeux perdus dans l'immensité de la nuit qui filtre par la fenêtre. Maman caresse doucement ma main. Un geste de réconfort qui ne parvient pas à éteindre ma peine. J'entends des pas. Ceux de papa. Je tourne la tête dans sa direction. Les épaules voûtées, il se tient dans l'encadrement de la porte. La lumière du couloir pénètre dans ma chambre et éclaire son visage ravagé qui me fixe, tordu par la souffrance.

— Je suis désolé.

Un sanglot étouffe ses mots. Il s'enfuit. Incapable de supporter davantage mon regard. Mes parents ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me soutenir. Et cette fois, ça n'a pas été assez.

Ma mère caresse mon front. Puis s'éclipse. Instinctivement ma main se dirige vers les boîtes entassées sur mon chevet. J'engloutis mes médicaments sans savoir si c'est leur heure. Je sombre.

Septembre

Les gouttes de pluie martèlent le toit de la Mini Cooper. Elles résonnent dans l'habitacle telle une plainte sourde et régulière. Les essuie-glaces peinent à évacuer l'eau qui ruisselle sur le pare-brise, tandis qu'un éclair fissure le ciel de ses stries violacées, dans un grondement fracassant. À cette heure de pointe, un orage ralentit la circulation. Les nuages assombrissent le décor. Les ongles vernis d'Angèle pianotent sur le volant sans qu'elle en ait conscience. Elle consulte sa montre : elle a quitté la mairie depuis cinq minutes et elle n'a même pas parcouru un kilomètre.

Elle oriente le rétroviseur intérieur vers elle et entreprend de peigner de ses doigts ses cheveux châtons et méchés qu'elle porte courts. Puis elle lisse ses paupières inférieures, ses lèvres, cherchant une distraction, et remet le rétroviseur en place.

Elle saisit son téléphone, relit ses notes au sujet de sa présentation professionnelle du lendemain. Tout est parfait. Elle le sait. Cependant, contrôler une énième fois la rassure. Il suffit d'un moment d'inattention pour que tout bascule. À vingt-huit ans, elle occupe depuis quelques semaines le poste de chef de cabinet du maire d'Albi. Elle doit faire ses preuves, montrer qu'elle mérite cette ascension. Surtout en cette période électorale, propice aux coups bas et aux tensions en tout genre. Elle peut en devenir victime à tout moment, le maire l'a prévenue.

Rassurée sur la qualité de son travail, elle hésite. Elle envisage de composer un message à destination de Léo, comme autrefois. Un « je t'aime », un « hâte de te retrouver », mais ses doigts restent suspendus au-dessus des touches. Ça n'aurait pas de sens. Son cœur se serre. Leur complicité lui manque.

Angèle range son téléphone, puis se tord le cou jusqu'à frôler la

vitre du conducteur pour tenter de scruter l'horizon. Celui-ci se résume à une enfilade de carrosseries qui luisent sous la pluie. Dès que cela se montre possible, elle accélère. Elle jette un nouveau coup d'œil rapide à sa montre : dix minutes perdues. Angèle rentre souvent au-delà de l'horaire convenu, quasiment tous les jours. Elle se donne corps et âme à son emploi. La jeune étudiante qui garde Rose a besoin d'argent tout en ayant pas mal de temps libre. Chacune y trouve son compte. Cependant, elle a hâte de retrouver sa fille. Elle s'inquiète pour elle.

*

Allongée sur le canapé, Rose larmoie.

— Maman va bientôt arriver, la rassure Clara en lui effleurant la joue.

— J'ai trop bobo.

La porte d'entrée claque, avertissant du retour d'Angèle, ce qui reconforte l'étudiante. Elle attend qu'elle les rejoigne au salon.

— Rose ne se sent pas bien, elle se plaint du ventre, l'informe Clara dès qu'elle pénètre dans la pièce.

— Elle a vomi ? Elle a de la fièvre ?

— Non, non.

— Mon petit chat...

Angèle s'assied aux côtés de sa fille, enveloppée dans une couverture, et la cajole. Rose se tortille, se cramponne à son abdomen noué par la douleur. Les boucles châtain clair de ses cheveux en bataille voilent partiellement son visage crispé. Les yeux plissés d'inquiétude, Angèle lui caresse le front pour vérifier sa température.

— J'ai trop bobo.

— Je sais, mon chat, je vais m'occuper de toi.

Angèle relève son regard vers Clara qui patiente au bout du canapé.

— Elle allait bien quand tu l'as récupérée à l'école ?

— Je pense, personne ne m'a rien signalé.

— Qu'est-ce qu'elle a mangé à midi ?

— Je, euh...

Dans un sursaut de génie, l'étudiante cherche le cahier de liaison dans le cartable. Les menus sont collés à l'intérieur à chaque début de mois.

— Des pâtes avec des petits pois et du steak haché.

Angèle fronce les sourcils. Elle ne relève rien de répréhensible dans ce repas. Rien, en tout cas, qui puisse justifier des douleurs.

— Et ce soir, elle a mangé ?

— Non, elle n'avait pas faim. Mais elle a bien goûté. Un yaourt, des bouts de pomme et un seul biscuit.

Angèle hoche la tête.

— Je peux y aller ? demande Clara tout en rangeant le cahier dans le cartable.

— Oui. Je te tiens au courant pour demain, je ne sais pas encore si Rose ira à l'école. Merci !

À presque trois ans, Rose pousse telle que sa mère l'avait toujours imaginée : vive, belle, avec de jolies anglaises, des yeux noisette semblables aux siens. Angèle a suivi son développement psychomoteur et langagier stylo en main. Avec satisfaction, elle a noté dans un cahier chaque accomplissement, chaque palier dépassé. Rose évolue parfaitement. Elle a intégré la maternelle dans un établissement privé au début du mois, cependant Angèle ne sait pas trop qu'en penser. La semaine précédente, Rose est rentrée avec sa robe déchirée. De temps à autre, quelques cauchemars troublent son sommeil jusqu'alors irréprochable. Et cela fait la deuxième fois qu'elle se plaint de maux de ventre. Angèle estime que ce sont beaucoup d'événements en quinze jours d'école.

Ils vivent dans un quartier résidentiel. Le genre d'endroit où chaque maison dispose d'un jardin suffisamment spacieux pour protéger ses habitants des yeux et des oreilles des voisins. Le genre d'endroit où l'on pourrait enterrer un cadavre sous sa pelouse tirée au cordeau sans que personne s'en rende compte, s'amuse à dire Léo. Néanmoins, dans tout arrondissement, il y a des caïds qui se croient

tout permis. Se pourrait-il que son petit chat se fasse chahuter dans la cour d'école par une horde de sauvageons ? C'est exactement pour ce genre de raison qu'elle avait refusé de la confier à une crèche et avait choisi une assistante maternelle. Il va falloir qu'elle trouve du temps pour rencontrer sa maîtresse afin d'évaluer l'adaptation de Rose.

Après le départ de Clara, Angèle décide d'inspecter l'armoire à pharmacie, à la recherche d'un médicament qui puisse soulager sa fille. Elle s'empare de paracétamol, qui lui semble le plus indiqué.

— Écoute, mon chat, voilà ce qu'on va faire. Tu te reposes sur le canapé pendant que je cuisine, ensuite tu iras au dodo. Si ça ne va pas mieux demain matin, je t'emmènerai chez le docteur. D'accord ?

Rose approuve d'un signe de tête, tout en tétant le coin du plaid pour se réconforter. Exceptionnellement, Angèle allume la télévision sur une chaîne consacrée aux dessins animés pour tout-petits. La soirée est bien entamée, Rose devrait aller dormir. Toutefois, il paraît peu probable qu'elle se rende à l'école le lendemain. Angèle l'embrasse.

— Je vais préparer à manger, tu m'appelles si tu as besoin.

Avant de sortir de la pièce, elle éteint la lumière, puis se retourne une dernière fois en direction de sa fille. Plongée dans une semi-obscurité, Rose est éclairée par la danse de l'écran bleuté. Déjà douchée et en tenue de nuit, elle semble apaisée, prête à somnoler.

Angèle file en cuisine où elle débouche une bouteille de vin rouge. Elle remplit un grand verre à pied et pousse un soupir de soulagement lorsqu'elle savoure la première gorgée, yeux fermés. Elle revêt un tablier pour éviter de tacher son pantalon beige à pinces, surmonté d'un chemisier fluide bleu foncé. Rien que du très classique. Des valeurs sûres. Elle tire du placard une conserve de pois chiches qu'elle rince et prépare en salade avec des tomates, un reste de quinoa et des œufs durs.

L'orage s'est calmé, il n'en subsiste que les stigmates : moiteur et lourdeur. Elle ouvre la baie vitrée qui sépare la cuisine de la

terrasse. Aussitôt, les effluves enivrants du jasmin pénètrent dans la pièce et chatouillent ses narines. Planté dans un énorme pot en terre cuite, il grimpe le long du mur, à côté de la pergola. Encore gorgés d'eau, les pétales blancs luisent sous les rares reflets pourpres d'un soleil qui tente de s'imposer avant de disparaître pour la nuit. Angèle décide de s'offrir un instant de répit. Elle se sert une rasade généreuse puis s'installe dans le salon de jardin aux coussins moelleux. Ballerines posées sur la table basse, elle allume une cigarette dont le bout incandescent éclaire faiblement les contours flous de l'obscurité qui commence à l'envelopper.

Croustille vient se pelotonner sur ses cuisses, ses yeux verts étincelants la fixent. Lentement, elle laisse ses doigts se promener dans son pelage roux. Bercée par ses ronrons, la jeune femme sent ses épaules s'affaisser. Les arbres élancés qui entourent le parc ne lui permettent pas de voir au-delà de leur espace. Elle profite du calme, dans l'écrin qu'ils ont fait bâtir, Léo et elle, voilà à peine un an. Ils se sont engagés avec un crédit sur trente ans, doivent faire l'impasse sur certains loisirs. Cela ne les a pas empêchés de signer avec un sourire victorieux. Essentiellement grâce à l'aide financière des parents d'Angèle.

Cette dernière observe les volutes s'échapper de sa cigarette. Elle fixe la petite lumière rougissante, seul point brillant dans l'obscurité. Elle savoure ce moment de relâche.

La porte d'entrée claque. Aussitôt, Angèle sursaute, réveillant Croustille qui bondit à terre. Elle se redresse, écrase le mégot dans le cendrier et rentre, suivie de près par son chat.

2

Angèle dépose son verre sur le comptoir avant de rejoindre Léo au salon. Il embrasse Rose qui s'est endormie et tire sur ses boucles. La petite adore quand son papa fait cela.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Maux de ventre, explique-t-elle. Deux fois en dix jours.

— Aïe ! dit-il en effleurant les lèvres de son épouse d'un baiser furtif.

Angèle se raidit, alors qu'une vague de tristesse l'envahit. Elle s'éloigne de lui, retourne dans la cuisine où elle saisit son verre pour puiser un réconfort éphémère dans son contenu. Elle le vide d'un seul trait et avale sa peine en même temps que le nectar.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant ? demande-t-elle à son mari qui l'a suivie.

— Bah, quoi de plus normal que des maux de ventre chez un enfant ?

La jeune femme le sonde. Le flegme de son époux la déroute.

— C'est incroyable, on dirait que rien ne t'affecte jamais.

Léo soupire.

— Je vais me changer.

— C'est ça !

— Angèle, murmure Léo qui s'est approché d'elle et l'a prise par la taille, je t'aime, tu sais.

Elle se dégage de son étreinte.

— Comment veux-tu que je te croie ?

— Si tu ne nous aides pas, on n'y arrivera pas.

Les traits d'Angèle s'obscurcissent.

— Je fais ce que je peux, se justifie-t-elle d'une voix tremblante.

Lorsque les bruits de pas indiquent que Léo a atteint l'étage, elle laisse couler quelques larmes, incapable de contenir sa peine. D'un geste lent, elle les essuie. Elle devrait pouvoir avancer sans lui. Sans

ses propres parents, aussi. Elle renifle, vérifie son reflet que lui renvoient les baies vitrées. Pour s'apaiser, elle retourne voir Rose. Elle pose la main sur son crâne. Pas de fièvre. La fillette sommeille, comme si la douleur l'avait délaissée.

— Mon petit chat, susurre Angèle en collant son front contre celui de Rose.

Si elle ne risquait pas de la réveiller, elle la prendrait contre elle et la serrerait fort pour se remplir de sa présence. Elle l'observe un moment et décide de la laisser dormir sur le canapé. Elle ferme la porte vitrée à galandage qui sépare le salon de la cuisine, puis assaisonne la salade et se sert un autre verre de vin. Se sachant seule, elle dérobe une poignée de pistaches décortiquées dans un sachet ouvert, dissimulé au fin fond du plus haut placard. Elle les croque rapidement avant de déglutir tout en réfléchissant à l'organisation du lendemain si Rose devait rester au domicile. Le glissement de la porte l'extrait de ses pensées.

— La journée a été bonne ? demande Léo.

Il a troqué sa chemise et son costume contre un jean et un polo. Angèle passe furtivement sa main sur ses lèvres pour effacer les traces éventuelles de pistaches. Elle hausse les épaules. *Pour ce que tu en as à faire de mon travail !*

— Ni plus ni moins.

Léo met le couvert tandis qu'elle s'affaire à nettoyer l'évier parfaitement propre.

— On fait comment, demain, si Rose ne va pas en classe ? demande-t-il.

— On prend un repos pour enfant malade. La dernière fois, c'était moi, donc, c'est à ton tour.

— Angèle ! Je ne peux pas, j'ai des rendez-vous très importants toute la journée.

— Moi aussi, figure-toi. Arrête de croire que seul ton travail est essentiel.

Elle s'assied sur un tabouret, se sert une part de salade et commence à manger. Léo constate que la bouteille est déjà vidée de

plus de la moitié. Le bouchon traîne encore sur le comptoir, il devine qu'elle a été ouverte aujourd'hui. Il remplit son verre d'eau gazeuse, puis propose du vin à son épouse qui accepte. Il en profite pour chercher une piste de négociation.

Chef de secteur d'un hypermarché, il sera appelé à évoluer au sein de l'enseigne qu'il souhaite conquérir jusqu'aux plus hautes sphères. Il se projette à la direction du groupe et s'emploie à entretenir l'image qui colle à la fonction, grâce à l'argent des parents d'Angèle. Leur donation a permis au jeune couple de s'offrir plus qu'il n'aurait pu : piscine, grandes baies vitrées, parquet en bois massif dans les pièces où ils reçoivent, imitation marbre dans les salles de bains et fausse céramique dans la cuisine. Léo n'a rien voulu se refuser, par conséquent, malgré la donation, le remboursement des traites de cette maison engloutit une part substantielle de leurs salaires. Mais Léo est convaincu que son salaire ne fera que croître. Pour parvenir au sommet, il se doit de travailler d'arrache-pied. Encore plus qu'Angèle, qui compte, elle aussi, assouvir ses ambitions.

— Chérie, combien de congés pour enfant malade as-tu pris ?

— Un. Et toi, zéro.

— Je sais, je sais. Ce que je veux dire, c'est que tu n'as pas non plus été absente plusieurs fois pour garder Rose, donc...

— Parce que j'ai toujours trouvé des solutions, en sollicitant ma mère ou Clara. Mais là, ce n'est pas possible. Il ne me paraît pas anormal que tu fasses ta part.

Léo avale sa bouchée, s'essuie avec sa serviette puis contre-attaque d'une voix qu'il espère douce et ferme.

— Merci pour tout ce que tu fais. Je te promets que j'assurerai les deux prochaines fois en compensation. Mais pas demain. Je ne peux *vraiment* pas. Comprends-le. Ne me mets pas les bâtons dans les roues au boulot. Tu sais que je tiens à rembourser ma part et que je désire t'offrir davantage, dit-il en désignant leur environnement. Et on ne peut pas toujours faire appel au porte-monnaie de tes parents.

Angèle soupire. Les possibilités de Léo de monter les échelons et d'accroître leurs revenus dépassent les siennes.

— D'accord, capitule-t-elle.

Elle se lève, légèrement titubante, jette le reste de son assiette à la poubelle. Elle a bu plus qu'elle n'a mangé.

— Je vais me coucher. Tu porteras Rose jusqu'à sa chambre.

Satisfait d'avoir remporté la partie, Léo ne prend pas la peine de lui répondre. À peine sa femme est-elle sortie de la pièce qu'il saisit son téléphone et pianote dessus tout en picorant. Cette fois encore, il a gagné, même s'il ne s'est pas montré honnête dans ses arguments. Ses ambitions profondes se focalisent plus sur des aspirations personnelles que sur l'avenir du couple. Cependant, Angèle a besoin d'y croire. Qu'est-ce qu'il y peut si son épouse l'adore ? À tel point qu'il ne doute pas que, tôt ou tard, elle reviendra à la raison et effacera les traces de sa tromperie. Sans ce fichu contrat de mariage et cette clause stupide, il ne serait pas pris au piège. Il consulte le message qu'il vient de recevoir. Il réprime le sourire qui tente de se dessiner. Relève la tête. Regarde autour de lui. Tape une brève réponse. L'expédie. L'efface. Ils étaient pourtant convenus de ne plus s'envoyer de SMS. Une mise au point s'impose.

Angèle s'accroupit au pied du canapé où Rose dort toujours. Son petit corps tout chaud se découpe sous le plaid, ses joues sont rondes et roses comme deux pommes. Elle se penche pour l'embrasser sur le front, effleure ses cheveux bouclés de ses doigts. Rose lâche un soupir d'aise, gigote un peu. Angèle retire ses doigts de peur de la réveiller. Elle éteint la télévision et, avant de quitter la pièce, ne peut s'empêcher de jeter un œil dans la cuisine. Léo est absorbé par son téléphone. Le cœur d'Angèle se serre, accompagné d'un nœud qui enfle dans sa gorge.

Ils connaissaient le bonheur, avant. Elle se réjouissait à l'idée de voir leur chair se flétrir, leur énergie mollir, leur vue s'amoindrir côte à côte. Parce qu'ensemble, ils avaient prévu de briller durant des

décennies. Mais il a tout gâché. Cependant, elle ne parvient pas à imaginer une vie sans lui. Elle se dit qu'avec le temps, peut-être, le goût de bile qui tapisse son palais et la boule qui s'est emparée de sa gorge finiront par s'évanouir. Alors, elle accepte d'endosser les cornes invisibles de la cocue de service. Des cornes lourdes de poids et de conséquences qui lui lacèrent le bide à tout instant.

— En pleine discussion avec ta pouffe ? dit-elle en ouvrant la porte brusquement.

Léo sursaute et laisse tomber son portable sur le comptoir. Sourire narquois, il lui tend son téléphone. Une page de son hebdomadaire favori s'affiche.

— Complètement ! rétorque-t-il.

Angèle se mord la joue. Elle se giflerait, mais c'est plus fort qu'elle, elle ne parvient plus à lui faire confiance.

— Désolée, marmonne-t-elle.

D'un air de défi, Léo la fixe.

— OK, j'ai commis une erreur. Mais va falloir que tu arrêtes ta paranoïa.

Angèle hésite, fait un pas vers lui. Puis renonce. Elle préfère être seule. Léo la regarde quitter la pièce en se félicitant intérieurement.

Angèle ouvre les paupières avant que le réveil ne sonne. Le soleil peine à se lever. Un ciel sombre témoigne des stigmates de la veille. Léo se douche tandis qu'elle s'étire et organise mentalement sa journée de télétravail. Même si elle doit rester à son domicile, hors de question de mettre son activité en pause. Le maire a besoin d'elle. À peine a-t-elle posé un pied à terre que Rose pénètre dans leur chambre, suivie de près par Croustille. Ce dernier aime s'inviter dans le lit de sa maîtresse dès qu'il le peut. La fillette lui saute dans les bras, son doudou dans la bouche.

— Mais qu'est-ce que tu fais là, mon petit chat ? Tu n'as plus sommeil ?

Rose secoue ses boucles.

— Et ce bobo au ventre, il est parti ? demande Angèle en caressant Croustille qui attend sa ration de câlins matinaux.

— Oui.

— Très bien, je t'emmène à l'école ! Allez, zou, on va se préparer.

Elle l'entraîne par la main vers la cuisine où elle met le lait à chauffer, remplit le bol de céréales, sert un jus d'orange frais à Rose et enclenche la machine à expresso. L'odeur du café embaume peu à peu la pièce tandis que la fillette s'installe à sa place. Les yeux ensommeillés, elle étouffe un bâillement. Angèle ne peut s'empêcher de la couvrir de baisers. Un peu grognon au réveil, Rose lui demande d'arrêter ; la jeune mère capitule. Elle lui sert le lait chaud et sort. Depuis la terrasse, où elle fume une cigarette café en main, elle observe amoureusement Rose qui mange ses céréales chocolatées. Elle est parcourue de frissons. L'été indien paraît s'être évaporé, des nuages bas et lourds voguent au-dessus d'elle. Elle pose son mug pour se frictionner les épaules.

Manches de sa chemise retroussées sur ses avant-bras, pantalon

de costume ajusté, Léo les rejoint d'un pas décidé, plongé dans une vidéo de débat politique sur son portable. Dès le lever, il semble prêt à conquérir le monde. Il embrasse distraitemment Rose sur la tête tout en prenant sa tasse de café. Il s'assied à côté de sa fille et coupe des tranches de pain qu'il beurre avant de les tremper dans sa tasse, sans lâcher la vidéo des yeux. Depuis son poste d'observation, Angèle imagine les traces jaunâtres et poisseuses qui se répandent dans le noir de la boisson, les miettes qui gisent à sa surface. Elle n'a jamais faim le matin. La seule pensée de sa drogue caféinée souillée l'écœure. Personne ne parle et, sans la bande-son qui s'échappe du téléphone de Léo, le silence les étoufferait.

Angèle rentre et ferme la baie vitrée derrière elle.

— Rose va mieux, elle va pouvoir aller à l'école.

Le père fronce les sourcils avant de lâcher :

— Ah, super !

— Tu avais oublié ?

Léo met sa vidéo sur pause.

— Non, je n'avais pas oublié, je pensais à autre chose.

Elle sait que chez son mari, la carrière occupe quatre-vingt-dix pour cent de ses réflexions. Elle évite de se demander à quoi – ou plutôt à qui – il songe les dix pour cent restants.

— J'ai décidé d'accompagner Rose jusqu'à sa classe pour faire le point avec sa maîtresse. Je voudrais m'assurer que tout se passe bien pour elle.

Même s'il ne voit pas où est le souci, Léo s'abstient de partager son point de vue. Si ça lui chante de perdre son temps avec des incidents enfantins sans importance, qu'à cela ne tienne. Lui a mieux à faire. Faisant mine de s'intéresser à la situation, il demande :

— À quelle heure tu y vas ?

— À 8 h 30.

Habituellement, Angèle dépose Rose à la garderie du matin où Clara la récupère le soir, car ses journées professionnelles démarrent à l'heure où la classe commence. Elle a prévenu Jean, le maire, que, finalement, elle viendrait travailler, mais arriverait en retard.

— Je suis désolé, ma chérie, je ne pourrai pas t'accompagner. Ma première réunion est prévue à 8 h.

Et elle lui semble plus importante que les problèmes fantasmagoriques d'une enfant d'à peine trois ans. Il envoie un sourire navré à son épouse puis relance sa vidéo. Que d'histoires pour pas grand-chose ! À croire qu'Angèle s'imagine qu'elle pourra protéger leur fille contre toutes les affres de la vie. Si elle-même avait été moins couvée, elle ne gesticulerait pas inutilement au moindre bobo de Rose.

*

Angèle tient fermement la main de Rose et observe l'agitation autour d'elles. Les cris des élèves résonnent dans l'air comme un chœur joyeux et innocent. Ils chahutent, se poursuivent, jouent au ballon ou à la marelle. Elle se dirige vers l'aile du bâtiment réservée aux petites sections. Les murs extérieurs sont peints en jaune vif, des fresques colorées qui représentent des lapins et des oursons en train de glisser sur un toboggan confèrent au lieu une atmosphère gaie et chaleureuse.

La cloche n'a pas encore retenti. Mathilde, la maîtresse de Rose, attend dans la classe pour accueillir les écoliers qui ne vont pas à la garderie. Les deux femmes se sont croisées lors de la rentrée et la semaine suivante au cours de la réunion d'information. Angèle ne la trouve pas très avenante avec les parents. Néanmoins, elle sait comment s'y prendre avec ses jeunes élèves. Dès le premier jour, elle a apaisé les enfants déroutés par cette rentrée, rassuré les adultes inquiets. *Presque* tous les adultes. Angèle se montrait plus stressée que les autres, aux côtés d'un Léo qui ne cessait de consulter sa montre.

— Madame Fabre, bonjour ! la salue l'enseignante lorsqu'elles pénètrent dans la salle.

Angèle l'informe qu'elle souhaite l'entretenir d'un problème. Mathilde regarde la grosse pendule accrochée au-dessus de son

bureau.

— C'est-à-dire que ça va bientôt sonner.

— Je ne serai pas longue, je vous le promets. S'il vous plaît ! insiste Angèle, mains en prière devant sa poitrine.

— Bien, consent Mathilde.

Angèle la gratifie d'un sourire puis va aider Rose à suspendre son cartable et son manteau à l'anneau qui indique son prénom au fond de la classe. Elle revient vers l'institutrice et sa fille rejoint une camarade au coin dinette.

— Je vous écoute, dit Mathilde qui ne l'invite pas à s'asseoir pour éviter qu'elle ne s'attarde.

Angèle expose les problèmes rencontrés avec Rose à une enseignante quelque peu perplexe. Déjà, le jour de la rentrée, elle avait trouvé Angèle plutôt méfiante. Idem lors de la réunion de présentation. La jeune mère avait posé des questions qui laissaient penser qu'elle craignait pour la sécurité de son enfant ! Mathilde et Louise, l'ASEM¹, s'étaient montrées rassurantes : elles exerçaient depuis plusieurs années et connaissaient parfaitement leur métier.

— Rose me paraît à l'aise dans le groupe, elle joue avec les autres élèves. Elle ne s'est jamais plainte de maux de ventre.

— Et sa robe déchirée ?

— Comme dans toutes les classes, il y a des éléments turbulents. On n'est pas à l'abri d'une bousculade, d'un coup, d'une morsure.

— Des troubles du comportement en petite section ? s'étonne Angèle.

— Surtout en petite section ! Pour certains, c'est leur première séparation d'avec leurs parents. Ils doivent apprendre d'autres règles de vie, comment gérer les interactions de groupe.

— Donc, vous ne savez pas comment Rose a pu se retrouver avec un vêtement abîmé ?

L'enseignante admet qu'elle l'ignore et propose de demander à l'ASEM lorsqu'elle les rejoindra. Louise ne tarde pas à arriver,

1. Agent spécialisé des écoles maternelles : il travaille auprès des professeurs dans des classes maternelles de l'enseignement privé.

accompagnée des enfants inscrits à la garderie. Elle les salue avec chaleur. Un sentiment de familiarité s'éveille chez Angèle dès qu'elle l'aperçoit. Sans doute un mix de ressemblance avec Kylie Minogue et Angèle – la chanteuse – : filiforme et de petite taille, des cheveux blonds et d'immenses yeux marron-vert. Toujours souriante et affable lorsqu'elle dépose Rose à la garderie le matin. Fort heureusement, elle ne maîtrise pas l'art de valoriser ses atouts : pas de maquillage, pas de bijoux à l'exception d'un pendentif à la forme étrange, des vêtements difformes. Sinon, elle aurait rayonné d'une attirance redoutable qui aurait exaspéré toutes les mères de famille.

Mathilde explique la situation à Louise et la laisse avec Angèle, le temps d'aider certains enfants à accrocher leurs affaires à l'emplacement qui leur est réservé.

— Je n'ai pas vu ce qui s'était passé et Rose n'a pas su me dire comment elle avait déchiré sa robe, rapporte Louise.

— Mais comment ça se fait ?

L'enseignante qui écoute d'une oreille décide de voler au secours de l'ASEM.

— Madame Fabre, nous avons vingt-huit enfants sous notre surveillance et nous sommes deux. Nous ne pouvons pas avoir les yeux partout en même temps. Alors, oui, il se peut que parfois de petits incidents nous échappent, surtout si l'élève ne se plaint pas, ce qui a été le cas pour Rose. Il y a plein d'explications possibles : elle a pu l'accrocher quelque part, un autre enfant a pu tirer dessus.

— C'est peut-être Adam ? suggère Louise à l'enseignante.

— Adam ? demande Angèle, promenant son regard à la recherche du potentiel coupable.

— Il est un peu dissipé, mais Rose aime jouer avec lui. Il a peut-être déchiré sa robe sans le faire exprès, précise l'ASEM.

— Et ses maux de ventre ? Est-ce qu'elle vous en a déjà parlé ?

— Non. Jamais. Je suis désolée, s'excuse Louise d'un air penaud.

Une élève les interrompt en pleurant. L'agitation qui commence à monter dans la classe met fin à la conversation.

— Je suis inquiète pour Rose, si vous pouviez surveiller que tout se passe bien pour elle. Peut-être que vous pourriez la garder à l'écart de ce... de cet Adam. Et prévenez-moi de tous les problèmes qu'elle pourrait rencontrer.

La maîtresse, qui a entendu la requête susurrée à Louise, intervient à nouveau :

— Oui, madame Fabre, nous y veillerons, réplique-t-elle tout en prenant la main de la petite fille qui sanglote. Mais on ne peut pas choisir les relations de Rose à sa place !

Louise envoie un sourire à la mère en guise de soutien. Angèle quitte les lieux, frustrée de ne pas avoir obtenu d'information concrète. Peut-être que Léo a raison, qu'elle en fait trop, mais son instinct maternel l'oblige à protéger leur enfant. Comme ses parents l'ont toujours fait pour elle.

Fin octobre

Angèle raccroche le téléphone : 18 h 23. Elle est en retard. Très en retard. Il lui faut entre vingt-deux et vingt-six minutes pour rejoindre sa voiture et se rendre à la maternelle dont la garderie ferme ses portes à 18 h 30. Elle revêt son manteau de laine, enroule son foulard autour de son cou, tout en éteignant les lumières.

Elle quitte rarement le bureau si tôt, mais aujourd'hui, une situation d'urgence l'y oblige. Elle doit récupérer Rose à l'école. Léo est en voyage pour affaires et Clara lui a annoncé la veille qu'elle arrêterait sa fonction de baby-sitter. Comme ça ! Sans préavis ! Angèle enrage.

« Voilà ce que c'est de payer quelqu'un au noir », avait rétorqué Léo. Aucun contrat ne les liait à la jeune fille, cependant, Angèle espérait qu'il existait au moins un accord moral. Elle n'avait jamais réussi à trouver une personne qui acceptait de garder Rose le soir tout en étant déclarée. Clara se révélait un pis-aller temporaire qui avait fini par s'inscrire dans la durée.

Leurs amis travaillent à un rythme aussi soutenu que le leur. Les parents d'Angèle vivent entre Albi et les bords de la Méditerranée où ils résident actuellement. Angèle n'est pas parvenue à dénicher une solution en moins de vingt-quatre heures, sa mère n'ayant pas pu se libérer. Elle passe la tête dans l'entrebâillement de la porte de Jean et, tapotant sa montre d'un index, chuchote « J'y vais ». Occupé au téléphone, le maire acquiesce d'un signe. Il a été absent toute la journée et Angèle n'a pas eu l'occasion de le prévenir. Il sait à quel point sa chef de cabinet se donne corps et âme à son travail. Si elle rentre plus tôt, il ne remet pas en doute le bien-fondé de cette décision.

— À demain, mime-t-il avec ses lèvres.

Angèle dévale les escaliers et se rue vers sa voiture. Bien que courte, la distance à parcourir lui fait prendre conscience qu'elle devrait arrêter la cigarette et reprendre le sport. Elle avait mis fin à cette sale manie qui apaisait ses angoisses lorsqu'elle était tombée enceinte. La promesse de ce nouveau départ l'euphorisait. Quand elle avait découvert la tromperie de Léo, durant l'été qui venait de s'écouler, la nicotine lui était apparue comme le refuge de référence.

*

Léo faisait griller des saucisses dans le jardin lorsque son téléphone avait bipé dans la cuisine, où Angèle préparait les légumes en chantonnant. Par réflexe, elle avait attrapé le portable de son mari pour le lui apporter. Elle avait interrompu net son gazouillis. Un texto salace s'était affiché suffisamment longtemps pour permettre à la jeune femme de le déchiffrer. Incapable de bouger, avec l'appareil qui tremblait légèrement dans sa main, signe de sa détresse intérieure. Blême, les lèvres réduites à un trait fin, elle avait perçu un nœud qui se formait dans son estomac, une sensation de contracture inconfortable. Pas ça. Pas eux. Pas lui. Puis elle s'était précipitée dans le jardin pour jeter le portable dans le barbecue. Plus pour tâcher d'effacer cette découverte que pour contrarier Léo.

— Mais tu es folle ! avait répliqué son mari en tentant de récupérer son trésor avec des pinces à grillade. Regarde ce que tu as fait ! s'était-il indigné.

Il était parvenu à retirer le téléphone des braises, dont une partie avait fondu. Sa réaction avait réveillé l'épouse écorchée.

— *Envie de sentir tes doigts se balader dans ma culotte humide*, avait-elle récité d'une voix blanche.

— Pardon ?

Pincées en l'air, portable accroché à leur bout, Léo ne comprenait rien aux propos de sa femme.

— Signé L. L. comme « La salope » ou comme « La grosse pute » ? avait spéculé Angèle, dents serrées, des tremblements dans